

MEDRESH, Israël, *Tsvishn tsvey velt milhomes/Le Montréal juif entre les deux guerres* (Québec, Septentrion, 2001), 242 p. et
WOLOFSKY, Hirsch, *Mayn Lebns Rayze/Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal, 1946* (Québec, Septentrion, 2000), 391 p.

Martin Pâquet

Volume 57, Number 2, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/009159ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/009159ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pâquet, M. (2003). Review of [MEDRESH, Israël, *Tsvishn tsvey velt milhomes/Le Montréal juif entre les deux guerres* (Québec, Septentrion, 2001), 242 p. et WOLOFSKY, Hirsch, *Mayn Lebns Rayze/Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal, 1946* (Québec, Septentrion, 2000), 391 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 57(2), 296–298. <https://doi.org/10.7202/009159ar>

MEDRESH, Israël, *Tsvishn tsvey velt milhomes/Le Montréal juif entre les deux guerres* (Québec, Septentrion, 2001), 242 p. et WOLOFSKY, Hirsch, *Mayn Lebns Rayze/Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal, 1946* (Québec, Septentrion, 2000), 391 p.

Depuis quelques années, Pierre Anctil fait œuvre de pionnier en initiant le lectorat de langue française à l'univers culturel d'une communauté de mémoire migrante au sens fort du terme, celle des immigrants juifs d'Europe de l'Est. Univers sensible et vibrant, puisque l'expérience de la migration est toute palpable parmi ces nouveaux citoyens montréalais qui viennent de quitter leurs *shtetl* de Lituanie, de Biélorussie ou de Pologne pour venir s'installer, au début du xx^e siècle, dans la ville nord-américaine. Univers révolu car le yiddish, cette langue qu'ils parlent, écrivent et vivent, est délaissée par leurs descendants, pour constituer un idiome désormais disparu. Univers de mémoire enfin, où se couchent sur le papier les souvenirs du passé, où se transmettent les témoignages de ceux qui ont vu et vécu l'espace et le temps de la migration.

Ces dernières dimensions importent. Fidèles au *Zakhori!*, à l'injonction du souvenir, les chroniqueurs Israël Medresh et Hirsch Wolofsky s'investissent comme témoins. Pour eux, il ne s'agit pas de narrer les faits et gestes de la communauté juive montréalaise. Fils d'Israël, ils répondent au devoir de mémoire, à cette exorbitante exigence de l'Alliance que relève Yosef Hayim Yerushalmi (*Zakhori! Histoire juive et mémoire juive*, p. 25-26). Ici, ils sont d'une filiation, celle de la longue lignée par laquelle l'expérience historique d'Israël se transmet des devanciers aux descendants. « Si seulement elles [mes Mémoires] pouvaient servir à perpétuer le souvenir d'un mode de vie qui a totalement disparu aujourd'hui », souhaite Hirsch Wolofsky en 1946, « alors au moins j'aurai eu la satisfaction de ne pas les avoir écrites en vain » [*Mayn Lebns Rayze*, p. 375].

En puisant dans leur mémoire, I. Medresh et H. Wolofsky reconstituent l'expérience mouvante de la diaspora. Cette expérience se dessine d'abord avec le souvenir d'un monde perdu, celui du *shtetl*, du village ou de la petite ville d'Europe orientale où la majorité de la population de religion juive vivait de petits métiers ou du commerce. Communauté profane, mais aussi sacrée : un fidèle y retrouve toutes les institutions, connaissances et savoirs nécessaires à une pratique minutieuse du judaïsme traditionnel. Pour Hirsch Wolofsky, ce *shtetl* « plein de bonheur avec ses traditions de piété ancestrale » (*Mayn Lebns Rayze*, p. 43-44) est Shidlovtse, localité au centre de la Pologne actuelle. Il décrit ses années d'enfance, les us et coutumes de la communauté. Ainsi, les individus du

shtelt se dégagent comme autant de types « exceptionnels » (p. 72-76). La plume a des pointes de nostalgie mais aussi de dérélliction. Rédigeant ses Mémoires à partir de 1946, H. Wolofsky rappelle à de nombreuses reprises l'atroce éradication de ces communautés, englouties dans la fournaise de la Shoah.

Puis, les chroniqueurs narrent l'implantation et l'épanouissement de la communauté juive montréalaise dès les débuts jusqu'au mitan du xx^e siècle. L'intérêt de H. Wolofsky porte surtout sur l'élaboration du réseau institutionnel — la fondation de son journal *Keneder Odler*, l'institution du *Va'ad Ha'ir* (conseil de la ville), la création de l'Hôpital juif, etc. — et sur l'importance des membres des élites communautaires — sir Mortimer Davis, les députés Samuel S. Jacobs et Peter Bercovitch, A. J. et Lilian Freiman, le rabbin Zvi Cohen, etc.

Quant à lui, I. Medresh s'intéresse au développement du mouvement sioniste, mouvement fort actif parmi la communauté juive montréalaise de l'entre-deux-guerres. Dans des pages captivantes, il plonge aussi au sein des relations intercommunautaires, tout particulièrement au cours du tumulte des années 1930. Ce regard de l'intérieur, exceptionnel par son acuité, remet en cause les préjugés relatifs aux expressions de l'antisémitisme au Québec, un antisémitisme qui, loin de gangrener le tissu social canadien-français, se concentre dans quelques tumeurs, dans certains groupes vociférants à l'instar de l'Ordre des Goglus ou du Parti national-chrétien d'Adrien Arcand. Israël Medresh, tout comme son traducteur Pierre Anctil (p. 14-20), prend soin de souligner l'écho restreint de ces doctrinaires : l'échec de la grève des internes de l'Hôpital Notre-Dame (p. 141-148) ou l'assemblée antisémite de l'église St. Thomas Aquinas en 1938 offrent des indices probants, selon le chroniqueur, d'« une vive opposition au mouvement nazi d'Arcand » (p. 148). Un Maurice Duplessis, pourtant suspect de « sympathie envers les fascistes », cherche « à rétablir les ponts avec la communauté » juive et ressent « beaucoup de compassion pour les Juifs européens » comme le souligne I. Medresh à la suite de sa rencontre avec le premier ministre en 1938 (p. 164 et 166). Enfin, ce qui n'est pas le moindre mérite du travail de mémoire du chroniqueur, *Tsvishn tsvey velt milhomes* présente les perceptions et les réactions internes de la communauté juive montréalaise envers le phénomène antisémite, ainsi que le profond désarroi au moment de la Seconde Guerre mondiale.

Dans toute leur foison factuelle et toute leur saveur discursive, les témoignages d'Israël Medresh et d'Hirsch Wolofsky s'avèrent précieux

pour l'historien des relations intercommunautaires. Plus encore, ils permettent au lecteur d'intégrer ces aspects méconnus de l'expérience historique commune à sa compréhension du passé québécois. La mémoire est devoir, elle est aussi richesse.

MARTIN PÂQUET

*Département d'histoire
Université Laval*

PICHÉ, Lucie, *Femmes et changement social au Québec. L'apport de la Jeunesse ouvrière catholique féminine, 1931-1966* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003), 349 p.

Cet ouvrage, issu d'une thèse soutenue en 1997 à l'Université du Québec à Montréal, retrace l'histoire de la Jeunesse ouvrière catholique féminine (JOCF). Les grandes problématiques qui traversent la réflexion de Lucie Piché touchent à la nouveauté — ce qu'elle appelle le « potentiel novateur » — des mouvements d'action catholique spécialisée dans les années 1930, particulièrement pour les jeunes ouvrières, ainsi qu'à la question des rapports sociaux de sexe. Le premier questionnaire l'amène à faire l'histoire de la JOCF, non en évaluant ses réalisations concrètes, mais en se penchant plutôt sur ce que l'expérience de l'Action catholique a pu amener à ses membres. Quant aux rapports sociaux de sexe, Lucie Piché tâche d'évaluer dans quelle mesure les membres de la JOCF les ont contestés ou endossés, selon le cas. Ces deux problématiques sont liées entre elles, en cela qu'elles sont tournées avant tout vers les changements à travers le temps, ce qui accentue le caractère dynamique de cette histoire.

Au fil d'une histoire générale de l'organisme, qui n'a pas fait l'objet de recherches historiques intensives jusqu'ici (p. 14-22), l'auteure aborde successivement les origines et la structure de la JOCF (chapitre II), sa composition sociale (chapitre III), son cheminement idéologique (chapitre IV), ses positions sur la condition de jeune travailleuse (chapitre V) et, enfin, ce que la JOCF a pu représenter pour ses membres, soit un moyen nouveau de s'insérer dans la sphère publique (chapitre VI). Les premiers chapitres constituent avant tout une introduction essentielle à l'histoire de la JOCF, base sur laquelle Lucie Piché a pu construire le reste de l'ouvrage, qui comporte la plus grande part d'originalité. Ainsi, elle explique comment la JOCF est passée, des années 1930 aux années 1960, du corporatisme au socialisme démocratique — avec, entre ces